

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 5

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

PRISONNIER DE GUERRE EN MAI 1940.

Le "Carnet de notes" d'Antoine DESSAUX, dont nous commençons la publication dans ce numéro, constitue un intéressant témoignage inédit sur une des périodes les plus dramatiques de notre histoire. Rédigées au jour le jour, du 10 mai au 15 août 1940, ces notes ne semblent pas avoir été révisées ultérieurement par leur auteur. Elles apportent donc une perception immédiate des quelques jours de combat auxquels Antoine Dessaux a participé et des premières semaines de sa captivité en Allemagne. Surtout, elles amorcent, au hasard du texte et au-delà de son apparente simplicité, une réflexion personnelle sur les tragiques événements qui déferlent depuis le début de l'offensive allemande.

REPERES CHRONOLOGIQUES.

1^{er} septembre 1939 : Les troupes allemandes entrent en Pologne.
3 septembre 1939 : La Grande-Bretagne puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne.
Hiver 1939/40 - Printemps 1940 : La "drôle de guerre".
20 mars 1940 : Démission du gouvernement Daladier, remplacé par un gouvernement Reynaud.
9 avril 1940 : Intervention allemande contre le Danemark. Début de l'opération de Norvège.
10 mai 1940 : Offensive allemande aux Pays-Bas et en Belgique.
12/13 mai 1940 : Offensive allemande dans les Ardennes.
19 mai 1940 : Remaniement ministériel; Pétain devient vice-président du Conseil. Gamelin, généralissime, est remplacé par Weygand.
20 mai 1940 : Les "Panzern" atteignent Abbeville.
27 mai/2 juin 1940 : Rembarquement des Alliés à Dunkerque.
5 juin 1940 : Offensive allemande sur la Somme. Remaniement ministériel; de Gaulle, sous-secrétaire d'Etat.
10 juin 1940 : Le gouvernement quitte Paris.
14 juin 1940 : Les Allemands entrent à Paris.
16 juin 1940 : A Bordeaux, démission de Paul Reynaud. Gouvernement présidé par le Maréchal Pétain.

17 juin 1940 : Pétain demande un armistice et les conditions de paix. 1^{er} discours aux Français : "Il faut [tenter de] cesser le combat..."
18 juin 1940 : "Appel" du Général de Gaulle.
22 juin 1940 : Signature de l'armistice avec l'Italie.
25 juin 1940 : Entrée en application de l'armistice.
2 juillet 1940 : Le gouvernement s'installe à Vichy.
3 juillet 1940 : Les Anglais bombardent Mers-el-Kébir.
10 juillet 1940 : L'Assemblée Nationale donne au Maréchal Pétain "tout pouvoir pour promulguer une nouvelle Constitution de l'Etat français" (569 voix pour; 80 contre).
juillet/août 1940 : Premières lois instituant la "Révolution nationale".
12 août 1940 : Début de la bataille d'Angleterre.

LA GUERRE TOTALE.

Les "notes" d'Antoine Dessaux s'ouvrent le vendredi 10 mai 1940, le jour où débute la grande offensive sur le front ouest prévue par Hitler dès la fin de l'hiver. Certes, Antoine Dessaux est un peu comme le Fabrice de Stendhal à la bataille de Waterloo. Il n'a vu que des opérations fragmentaires, des marches et des contremarches, sans raison apparente, et qui s'achèvent pour lui, le 15 mai, par une marche harassante, un peu au hasard, "marchant le moins possible sur les routes... en nous fiant au soleil couchant". C'est dans ces conditions qu'il est fait prisonnier au début de la nuit du 15 mai, entre Marly et Girondelle.
De cette brève expérience de la guerre, Antoine Dessaux dégage certains traits qui expliquent à ses yeux le surprenant effondrement français. L'apparente tranquillité, représentée par la "drôle de guerre" qui dure depuis 8 mois, a comme paralysé les esprits. Le 10 mai, plusieurs de ses camarades sont en permission, malgré les deux alertes générales qui viennent de se produire. Cette situation, en apparence paradoxale, a été ultérieurement confirmée par certains responsables de l'E.M.G., qui chiffraient à 15% le volume des effectifs en permission à cette date. Beaucoup de ces permissionnaires rejoindront difficilement pour tomber

aux mains des Allemands. Certes, l'E.M. s'était efforcé d'intéresser les hommes : moins de 15 jours auparavant, on inaugurait solennellement le "Foyer du Soldat". Mais une telle atonie n'avait pu que démoraliser les hommes et ruiner leur volonté. On sait, par ailleurs, que malgré certaines mises en garde, l'E.M.G. français n'avait pratiquement rien soupçonné des intentions de l'adversaire.

Dans ces conditions, le commandement local a été totalement surpris et, presque immédiatement, dépassé par les événements. Il se révèle incapable de faire face à la redoutable menace qui pèse sur tous les déplacements routiers. Dès le 10 mai, Antoine Dessaux souligne l'inadaptation des moyens antiaériens et l'absence totale de l'aviation alliée. Le 12 mai, l'officier de la Place de Rocroi est confronté à d'insolubles problèmes de ravitaillement, d'équipement des itinéraires et d'évacuation des réfugiés, qui encombrant les routes et les postes de secours. Le 15 mai, Antoine Dessaux et ses camarades, abandonnés par leurs officiers - c'est tout au moins l'accusation très grave que formule l'auteur - en sont réduits à ne compter que sur leurs propres moyens.

Antoine Dessaux a pleinement perçu les détresses immédiates provoquées par la guerre qui s'intensifie si brutalement. Il s'apitoie sur le sort des réfugiés, surtout des enfants et des vieillards, qui ont tout perdu et qui sont les innocentes victimes des bombardements. Car les effets de l'aviation sont effrayants. Brancardier, Antoine Dessaux doit convoier les blessés vers le poste de la Croix rouge - "une jeune fille... qui me regarde d'un oeil vide"; "un gosse d'une vingtaine de mois, qui a le haut du front arraché. Je le prends dans mes bras; je dois lui remettre la boîte crânienne sur sa tête" - et enterrer les camarades morts, après avoir assuré leur identification. Alors vient, dans ses notes, la malédiction, amorcée de sa réflexion ultérieure sur les événements qu'il vit intensément : "Malheur à tous les responsables de ce qui a commencé il y a deux jours, quels qu'ils soient, surtout chez nous".

L'AFFLUX EXTRAORDINAIRE DE PRISONNIERS.

D'après les affirmations d'Antoine Dessaux, on peut admettre que les Allemands eux-mêmes ont été les premiers surpris de l'ampleur de leur succès. L'afflux extraordinaire de prisonniers a posé aux vainqueurs des

problèmes presque inextricables dans l'immédiat.

Dans les premières heures de leur captivité, Antoine Dessaux et ses camarades sont restés sans surveillance. Certains en profitent même pour s'esquiver; mais il ne semble pas qu'Antoine Dessaux ait eu ce réflexe, qui n'était d'ailleurs pas sans risques. Le 16 mai, ces premiers prisonniers bénéficient encore d'une semi-liberté, dont ils profitent pour faire un dernier vrai repas et une bonne sieste. Mais ce répit ne dure guère. Le soir même, les Allemands rassemblent leurs captifs, qui sont désormais solidement encadrés. Mais l'impression de flottement se prolonge jusqu'au 21 mai. Certes, le regroupement s'opère dans la région de Charleroi. Mais les prisonniers n'ont toujours à manger que "des tartines d'air comprimé" (18 mai). La situation ne s'améliore guère les jours suivants. La chère reste maigre au hasard des circonstances : un fromage le 18 mai; une grosse boîte de maquereaux au vin blanc, donnée par un Allemand compatissant, le 19 mai. Il faut attendre le 21 pour que se précise une certaine stabilisation. Rassemblés dans un grand champ clôturé, sous la garde de sentinelles armées, Antoine Dessaux et ses milliers de camarades reçoivent, en fin d'après-midi, un véritable repas. Depuis cinq jours, Antoine Dessaux n'avait pratiquement rien mangé.

Alors commence le long voyage en train, dont le lecteur pourra suivre les péripéties. Ce qui frappe, c'est l'inconfort de ce voyage de près d'une semaine dans des wagons à bestiaux sommairement aménagés. Surtout, les hommes continuent à souffrir de la faim. Ce qui les marque le plus particulièrement, c'est l'irrégularité des rations toujours insuffisantes et l'inadaptation des horaires aux habitudes françaises. Et déjà se posent les questions lancinantes : "Ils vont nous faire creuser de faim", dit l'un. "Tu vois, ils n'ont rien à bouffer", dit l'autre. Pour moi (= A.D.) ils sont débordés". Donc, ce problème du ravitaillement a beaucoup préoccupé ces hommes déjà affaiblis. Antoine Dessaux suggère des réponses. Mais il est difficile d'apprécier la réalité : Médiocrité de la situation alimentaire en Allemagne ? Volonté de responsables allemands débordés, pour mieux contrôler les prisonniers ? La seconde hypothèse paraît plus vraisemblable.

L'arrivée au camp de Sagan, en Silésie dans l'est de l'Allemagne, apporte une amélioration décisive (24 mai). Le camp, constitué de baraquements en dur, est aménagé pour durer (barbelés, sanitaires, cuisines). La vie des

prisonniers est organisée progressivement : les repas chauds sont désormais plus réguliers; les hommes sont pris en main (interrogatoires, fouille, photo); corvées et "kommandos" de travail commencent à fonctionner, pour devenir la morne réalité quotidienne. Mais Antoine Dessaux devra attendre son transfert au camp de Mallwitz (20 juin) pour voir sa situation définitivement fixée.

De cette organisation progressive de la vie communautaire, retenons seulement deux aspects intéressants, par l'éclairage qu'ils apportent sur la signification de l'idéologie nazie. L'interdiction stricte de toute relation avec des femmes allemandes, qui est faite aux prisonniers sous peine de 10 ans de bagne, n'est, peut-être, qu'une mesure de sûreté intérieure. Plus significatif apparaît le véritable tri parmi les prisonniers, tri qui aboutit à séparer des Français, sur des critères essentiellement "raciaux", les Bretons, les Alsaciens-Lorrains et les Corses.

UNE REFLEXION POLITIQUE.

Ce qui frappe à la lecture du texte, c'est la constante volonté d'Antoine Dessaux de se tenir informé. C'est, sans doute, un réflexe spontané d'hommes placés dans une situation d'incertitude et d'angoisse. Mais, chez lui, ce besoin de s'informer et de comprendre correspond à une réaction instinctive de sa personnalité. Militant de gauche, profondément antifasciste, Antoine Dessaux a perçu très tôt l'importance des enjeux de la lutte immense qui se développe sous ses yeux.

Mais comment satisfait-il cette soif d'information ? Les notes d'Antoine Dessaux nous fournissent une amorce de réponse. Dès l'époque de la "drôle de guerre", Antoine Dessaux paraît préoccupé par ce souci de se renseigner et de regrouper ses informations. Il écoute "Radio-Paris" ou "Radio Ardennes", mais aussi le poste allemand de "Radio-Stuttgart" qui émet en français. On sait que ce poste représentait une des armes non négligeables de la propagande de Goebbels. Dès cette époque, Antoine Dessaux commence la rédaction de son "Carnet de notes" - mais la première partie n'a pas été conservée - et il constitue même un petit dossier de presse, où il rassemble des coupures de "l'Oeuvre" (journal de tendance radicale) et de "l'Epoque" (journal modéré, mais très anti-munichois en 1938), dossier qu'il décide très prudemment de détruire, le 15 mai.

Prisonnier, Antoine Dessaux note très tôt que les nouvelles les plus inouïes circulent. Il utilise même une amusante formule - "Radio-barbelé" - pour désigner ces bruits dont personne ne peut garantir l'authenticité : l'Italie aurait adopté la cause des Alliés contre Hitler; forts de ce soutien, les Alliés marcheraient sur Vienne, tandis qu'une offensive victorieuse se déroulerait dans la région de Trêves. Ces nouvelles absurdes ont, parfois, un fond de vérité. Le 1^{er} juillet, Antoine Dessaux note la mort, dans un accident de voiture, de Paul Reynaud qui s'enfuyait en direction de l'Espagne. On sait que l'ancien Président du Conseil ne fut que blessé dans un accident où son égérie, la comtesse de Portes, devait, elle, trouver la mort.

Cependant, Antoine Dessaux profite également de moyens d'information plus fiables. Malgré l'obstacle de la langue, on voit s'amorcer des échanges directs avec les vainqueurs, simples conversations, d'ailleurs sans acrimonie, comme le 16 ou le 17 mai. Mais le 5 juin, Antoine Dessaux peut participer à un véritable dialogue avec "un gradé allemand parlant très bien le français". Alors se trouvent posées des questions fondamentales : "Comment se fait-il que le Reich qui était le champion contre le bolchévisme, en est arrivé à conclure un pacte de non-agression avec eux ?" Antoine Dessaux ne peut se satisfaire d'une réponse embarrassée et qui fait retomber la responsabilité de l'attitude soviétique sur la lâcheté des démocraties. Mais c'est surtout la radio qui apporte aux prisonniers les informations les plus sûres. C'est ainsi qu'ils sont informés de l'entrée en guerre - réelle cette fois - de l'Italie, du succès de l'offensive allemande sur la Somme, de l'occupation de Paris et de l'ouverture des négociations d'armistice.

Il semble, d'ailleurs, que les autorités allemandes elles-mêmes se soient souciées d'informer les prisonniers tombés entre leurs mains. Le 26 juin, Antoine Dessaux et ses camarades ont été "menés écouter la radio à la baraque du patron du chantier à côté. Avons entendu en français le texte de l'armistice avec l'Italie. [Faut-il y voir une volonté supplémentaire d'humiliation de la part des Allemands ?] Plus une déclaration démontrant que lorsque le Führer aura décidé d'attaquer l'Angleterre ce sera foudroyant et que d'ores et déjà elle peut se considérer vaincue". La volonté de propagande est là incontestable, ce que confirme la diffusion, dans les semaines suivantes, d'un journal en français, le "Trait d'Union",

dont Antoine Dessaux a eu entre les mains le n° 3 (11 juillet) et le n° 4 (17 juillet). On sait, par ailleurs, que bientôt le gouvernement de Vichy s'efforcera d'endiguer cette propagande allemande en diffusant dans les stalags ses propres journaux.

Dans le tourbillon de la défaite, Antoine Dessaux s'interroge sur sa situation de prisonnier et sur le sort qui l'attend. Sa première réaction est celle de la satisfaction - il a échappé au pire et il est toujours vivant - et il s'indigne même contre ceux qui ne veulent pas se rendre. Après tout, la guerre sera terminée avant 3 mois (28 mai). La signature de l'armistice renforce un temps cette illusion initiale. Mais l'incertitude s'installe vite. Les Anglais tiennent; les Allemands s'organisent pour durer. Le 9 juillet, Antoine Dessaux sent le doute le gagner : "et combien de temps ? Si encore nous étions fixés. 6 mois, un an, au moins on saurait à quoi s'en tenir". Surtout, Antoine Dessaux est très vite troublé par les répercussions de la captivité sur certains de ses camarades. Il est frappé, en effet, de la dégradation morale qui s'insinue entre "des frères de même misère". Une note pessimiste souligne bien cette dégradation : "Ceux qui donnent leur alliance (contre du tabac) ne doivent pas tenir à leur femme, il y en a qui l'ont fait. C'est aussi laid celui qui accepte le marché".

Ainsi, avec le temps, Antoine Dessaux s'élève à une réflexion plus générale. Dès le 25 mai, il aborde la question de l'anéantissement de l'armée française dans les Ardennes. Il a bien compris les effets néfastes du "bourrage de crâne" qui, pendant des mois, a endormi les volontés et les énergies. Il souligne, à plusieurs reprises, "l'incapacité des militaires qui en sont restés à la tactique de 1914 sans véritable conception stratégique". Il dénonce, nous l'avons vu, l'attitude "inqualifiable" de certains officiers de troupe qui ont abandonné leurs hommes sur le terrain. Mais il est tout aussi sévère pour les généraux quand il les compare à leurs homologues allemands : physiquement, intellectuellement et moralement, les Français ont été dominés par leurs adversaires.

En fait, Antoine Dessaux montre très bien que le problème est essentiellement politique. On peut certes ne pas accepter totalement ses vues lorsqu'il prétend que cette incapacité a été "voulue", qu'elle correspond à une véritable "trahison" (des élites ?). Mais c'est là que se révèle la véritable perspicacité d'Antoine Dessaux. Militant antifasciste, il

rappelle les problèmes cruciaux, mal résolus (volontairement par certains ?) dans les années précédentes, en particulier celui des crédits militaires et de leur utilisation. Pour lui, les questions essentielles se sont nouées lors de la guerre d'Espagne (juillet 1936 - avril 1939) qui a cristallisé en Europe les affrontements idéologiques et révélé - par la néfaste politique de non-intervention finalement acceptée par le gouvernement de Léon Blum - la fragilité des démocraties occidentales face au fascisme.

Dans ces conditions, le "coup de poignard dans le dos" de Mussolini, le 10 juin 1940, ne le surprend pas outre mesure. L'identité de nature des deux dictatures fasciste et nazie le rendait inévitable. Mais l'élément le plus intéressant de son analyse réside dans les réflexions qu'Antoine Dessaux amorce dès le milieu du mois de juin et que semblent confirmer les nouvelles concernant l'évolution du régime politique français, nouvelles qui filtrent relativement vite. Dès le 8 juillet, Antoine Dessaux note que "la République est finie. Pétain est chef de l'Etat français. Somme toute, c'est la victoire du fascisme. C'était d'ailleurs la seule façon que l'on pouvait l'installer chez nous. Je songe à tous ceux qui disaient en parlant de l'Espagne dont le cas est identique, en France cela n'arrivera jamais". On peut admettre que l'évolution ultérieure du régime de Vichy lui donnera en grande partie raison.

Alain LAURET



Vendredi 10 Mai 1940

Je m'éveille, il est six heures. Huit mois que cette vie dure. Je réalise la situation. Il y a trois jours, alerte en Hollande, les permissions y ont été supprimées. Me rappelle la conclusion de l'article de G. Cabouit, dans l'Oeuvre qui prévoit l'envahissement de la Hollande, de la Belgique; en un mot, le commencement de la guerre totale. Et aussi avant de me lever, je tourne le bouton du poste. C'est un appareil américain de 5 lampes portatif, que j'ai ramené de chez moi à la dernière permis, à Tognes. Et 6^h30 pas d'émission d'information. C'est étrange. Le poste est-il détraqué. Pourtant non, je cherche Radio Ardennes, il diffuse justement de la musique de danse. Écoutons valses, fox et musique ancienne tout en m'habillant, jusqu'à 7^h30 où